

## Constructions pour le transfert

Pierre Marchal

**P**our commencer, je dirai deux préoccupations qui m'ont accompagné dans ce travail sur les constructions dans l'analyse. La première est davantage d'ordre théorique. Elle concerne ce fait que Lacan ne semble pas avoir pris en compte la question de la construction. Mais est-ce parce que ce terme n'est pas un concept formellement identifié dans la théorie lacanienne de l'analyse que nous devons conclure à l'abandon par Lacan de cette problématique freudienne ? Ne peut-on pas tenter de retrouver, dans la manière dont Lacan pense l'analyse, quelque chose de ce que Freud amenait avec ce texte de 1937 ?

Ma deuxième préoccupation est plus clinique. Dans mon expérience de l'analyse, je n'ai pas eu l'occasion de beaucoup pratiquer la construction. Il me semble que c'est davantage les analysants qui s'adonnent à la construction et parfois pour venir la dénier tout aussitôt (au sens de la dénégation) : « Vous n'allez quand même pas me ramener la traditionnelle histoire d'Œdipe ! », me dit quelqu'un avant même que j'ai ouvert la bouche. Si une telle dénégation ne se produit pas, je serais plutôt méfiant vis-à-vis de telles constructions qui produisent des effets de compréhension en mobilisant des fragments du

savoir analytique et qui jouent ainsi un rôle d'écran imaginaire, empêchant l'analysant d'avoir accès au discours de l'Autre qui le détermine. Pour faire vite, je dirai que de telles constructions sont certes des formations de l'inconscient, mais sur son versant refoulant plutôt que retour du refoulé.

C'est donc avec ces deux préoccupations que j'ai entrepris de relire le texte de Freud. L'effet de cette relecture a été de mettre en évidence quelque chose ce que, dans l'après-coup, j'ai appelé *Constructions pour le transfert*.

???

C'est un texte tout à fait curieux que celui que Freud consacre tardivement (1937) aux constructions dans l'analyse. Il est curieux parce que Freud nous avertit d'emblée qu'en lisant ce texte, « aucun praticien n'apprendra rien qu'il ne sait déjà. » Qu'il va s'agir, c'est dans ces termes que le texte nous est présenté par Freud, d'une justification ; le terme allemand est *Rechtfertigung* (littéralement : une fabrication du droit), une apologie, une disculpation, un « je ne suis pas coupable des faits qui me sont reprochés ». Bref une défense. Ce qui aurait pu sembler être un écrit technique sur le maniement des constructions de l'analyste dans la cure, s'annonce d'emblée comme une réponse à un propos quasi injurieux. Freud parle d'un « propos aussi blessant qu'injuste, au sujet de notre technique analytique ». Propos tenus par un « savant de mérite » qui a gagné l'estime de Freud « parce qu'il a rendu justice (*gerechtigkeit*, encore une référence au *Recht*, au droit !) à la psychanalyse au moment où la plupart des autres ne s'y croyaient pas tenus ».

Donc ce « savant de mérite » objecte et porte sa critique sur l'interprétation. Notez que dans ce prologue du texte freudien, il ne s'agit pas de construction mais bien d'interprétation (*Deutung*). L'objection est éminemment poppérienne : l'énoncé interprétatif du psychanalyste ne semble pas se soumettre au critère de démarcation qui permet de décider si un énoncé est scientifique ou ne l'est pas. Critère de démarcation qui est, chez Popper, le critère de falsifiabilité : un énoncé ne sera dit scientifique que dans l'exacte mesure où il peut se soumettre à une procédure capable de le falsifier. La conclusion du « savant de mérite » est que l'interprétation analytique n'est pas un énoncé scientifique puisqu'elle ne peut pas être falsifiée. « Pile je gagne, face tu perds ». Nous ne pouvons nous référer à aucune instance qui permettrait de la mettre en contradiction et donc de l'invalider.

Ce qui remarquable, c'est que dans sa réponse – car il lui faut répondre,

une telle critique pouvant apparaître, aux yeux des adversaires de la psychanalyse, comme une véritable dénonciation de la technique analytique – Freud ne se laissera pas enfermer dans une discussion strictement épistémologique. Et cela parce que d'emblée il accepte l'objection. « Il est exact, écrit-il, qu'un "non" du patient ne nous décide pas, en général, à considérer notre interprétation comme incorrecte et à y renoncer »<sup>1</sup>. Freud refuse donc que le « patient » soit mis en place d'opérateur épistémique de vérification. Son assentiment ou son refus ne décident pas de la vérité d'une construction. On notera que cette position freudienne a pour effet de sortir l'analyse du cadre de la suggestion<sup>2</sup>. Freud déplace la question : ce qui le préoccupe c'est moins le statut épistémologique des interprétations que la manière dont, « pendant le traitement analytique, nous évaluons le "oui" et le "non" du patient, expression de son assentiment ou de sa contradiction ».

En d'autres termes, Freud se détourne de cette objection épistémologique qui viserait à établir la vérité *factuelle, constative* (portant sur des énoncés) des interprétations pour ramener l'attention sur l'énonciation et le transfert. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas la vérité constative de l'énoncé, son adéquation aux faits objectifs<sup>3</sup>, mais ce qui se joue dans l'énonciation. Rappelons-nous d'ailleurs comment il propose d'entendre l'objection du « savant de mérite », les mots qu'il met dans sa bouche. « De toute façon, vous avez toujours raison contre cet être sans secours que vous analysez quel que soit son comportement en face de vos affirmations. » C'est bien cela que Freud ne peut accepter<sup>4</sup>. Il ne peut se résoudre à penser la relation analytique comme un rapport

1. On notera l'usage du terme « incorrecte », en allemand *unrichtig*, qui fait écho au *richtig* du début de la phrase, traduit en français par « il est exact ». Freud ne parle donc pas ici de « vérité » de l'interprétation. Cela peut être entendu comme un indice du déplacement de perspective auquel Freud nous invite.
2. Si l'assentiment et le refus du patient étaient érigés en critère de vérité, alors l'enjeu de la cure serait de faire admettre telle ou telle hypothèse au dit patient et nous serions inévitablement dans l'ordre de la suggestion. Suggestion réussie dans le cas de l'assentiment, ratée dans celui du refus.
3. On verra plus loin comment la construction vient précisément au lieu où un trou se manifeste dans la biographie du sujet. C'est le sens de la métaphore archéologique de la destruction : « Aucun effort ne réussira à les retrouver », à savoir les choses qui ont été perdues « par l'effet de la violence mécanique, du feu ou du pillage ». Cette perte, aucune interprétation ne pourra venir l'obturer.
4. On sait combien Freud a toujours été attentif à distinguer l'analyse de l'ensemble des

polémique d'affrontement binaire (l'analyste et l'analysant) et imaginaire, comme un simple rapport de force qui amènerait à l'analyste une place de pouvoir qui consiste à avoir toujours raison.

Cela m'a fait penser à cette remarque de Lacan au début du texte sur « La direction de la cure et les principes de son pouvoir »<sup>5</sup>. Lacan débute sa réflexion par une critique de la notion de contre-transfert, tel que les post-freudiens l'amènent dans le cadre d'une analyse qui prétend à la « *rééducation émotionnelle du patient* ». Il écrit : « Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir une praxis se rabat sur l'exercice d'un pouvoir. » Lequel pouvoir trouve à s'exercer dans une relation duelle – véritable duel – où l'enjeu est d'avoir raison, de convaincre, d'amener l'autre à partager mon opinion. C'est bien dans un tel espace de « confrontation » que trouve à se déployer l'identification imaginaire. Que se passe-t-il donc dans la cure qui ne s'inscrive pas dans un rapport de force ? Qu'est ce qui pourrait venir faire tiers dans cette relation duelle ? Comment s'y inscrit une référence ? Ou encore, comment se déploie l'éthique du psychanalyste, voire de la psychanalyse ?

Freud rappelle que, dans la cure, il s'agit de poursuivre un travail dont :

- La *visée* est « la levée des refoulements des débuts de son développement (du "patient") pour les remplacer par des réactions qui correspondent à un état de maturité psychique. » Travail de remémoration dont on espère la levée des symptômes et des inhibitions « qui sont la suite de tels refoulements, donc des substituts de ce qui a été oublié. » Remémoration nécessaire, indispensable, mais sans doute non suffisante. Il faut encore que le sujet lève ce que je proposerais d'appeler son « catachronisme<sup>6</sup> » dont il se soutient dans son symptôme :

---

pratiques de suggestions dont l'hypnose. Même lorsqu'il reconnaît la dette qu'il a par rapport à cette pratique de l'hypnose (Cf. « Remémoration, répétition, perlaboration », in *La technique psychanalytique*. Ce texte est de 1914.)

5. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 586-645.
6. Néologisme construit à partir d'anachronisme. En français contemporain, ce terme d'anachronisme désigne très généralement une confusion d'époques, alors qu'étymologiquement, il dénote uniquement une remontée du temps (le préfixe « ana ») : une mécompréhension du passé par projection de conceptions présentes. « Catachronisme » voudrait pointer le mouvement inverse de confusion du temps : comprendre et vivre le présent à la lumière de conceptions arrêtées du passé.

sortir du hors-temps qui caractérise l'inconscient pour récupérer l'épaisseur temporelle de sa propre histoire. J'insiste sur cette dimension temporelle car on verra plus loin combien elle est essentielle à la manière dont Lacan (au moins le premier Lacan, celui du début de son enseignement) pense le processus de la cure analytique.

- Le *matériel* est varié : des fragments de souvenirs dans les rêves, des idées incidentes qui émergent dans l'association libre, enfin des indices de la répétition des affects appartenant au refoulé qui agissent dans le transfert. Ce dernier élément, le transfert étant particulièrement important puisqu'il permet de mener le travail au-delà de la remémoration actuelle.

C'est par et dans la résolution du transfert que se joue ce que l'on pourrait nommer la levée du « catachronisme ». L'issue de la cure est à ce prix. Si l'on parle lacanien, on dira que « la résolution du transfert correspond au dégagement de ce lieu du manque de l'analysant qui n'est jamais rien d'autre que le point où s'origine son désir, point qui correspond à l'absence de réponse dernière de l'Autre qui est, non pas refus de réponse, mais inaptitude foncière, fondatrice à répondre à la demande du sujet »<sup>7</sup>.

Je voudrais proposer d'entendre l'inscription de ce « manque » – et donc du désir – dans sa dimension topologique d'écart, creusé par une « absence fondatrice ». Ce qui a pour correspondance temporelle l'instauration d'une historicité, la levée de cette anhistoricité qui est caractérisée le refoulement. Historicité qui peut alors se déployer à partir du vide du sujet, ce vide étant son être même<sup>8</sup>. Historicité parce que le sujet est convoqué ici, en ce point du vide, à l'acte, c'est-à-dire à pratiquer la situation dans laquelle il se trouve, sous la condition de la fidélité au désir auquel il est introduit par la reconnaissance de la castration de l'Autre<sup>9</sup>. Dans cette perspective, la construction pourrait bien s'entendre comme un point de boutonnière qui vient border le vide fondateur et constitutif du sujet. Une manière de symboliser la cause

7. *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Chemama et Vandermersch.

8. Le vide est le nom propre de l'être, avance Alain Badiou, dans *L'Être et l'Événement* (Paris, Seuil, 1988), spécialement la méditation quatre : « Le vide : nom propre de l'être », pp. 65–72.

9. D'où la formule proposée par J. Lacan pour qualifier l'éthique de la psychanalyse : « Ne pas céder sur son désir ».

même du sujet, parce que cause son désir. Une telle manière de parler peut paraître abstraite. Elle n'est pourtant que l'effort de dire les choses en termes de structure, dépassant ce qui se dit, dans une forme plus imaginaire, lorsque l'on parle par exemple de la reconnaissance par le petit garçon du sexe féminin.

???

Le travail de l'analyse, je reviens au texte de Freud que je suis pas à pas ici, se partage équitablement, entre l'analysant et l'analyste. L'analyse se déploie « sur deux scènes séparées et concerne deux personnages dont chacun est chargé d'un rôle différent. (...) L'analysé doit être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé ». A ce stade du travail, « l'action de l'analyste est reléguée à l'arrière plan. (...) Sa tâche ne peut être de se remémorer quelque chose puisqu'il ne l'a pas vécu ni refoulé. Quelle est donc sa tâche (*Aufgabe*) ? Il faut que, d'après les indices échappés à l'oubli, il devine (*erraten*) ou plus exactement il construise (*konstruieren*) ce qui a été oublié. »

Jusqu'à ce moment du texte, Freud ne fait aucune différence, me semble-t-il, entre l'interprétation et la construction. Il parle en général des interventions de l'analyste et de la perspective dans laquelle elles trouvent place. Ce n'est que plus loin dans le texte qu'il fera la distinction entre l'interprétation qui porte sur « un élément isolé du matériel » et la construction. On parlera de construction « quand on présente à l'analysé *une période oubliée de sa préhistoire (ein Stück seiner vergessenen Vorgeschichte)*. » Suit l'exemple que nous connaissons bien :

« Jusqu'à votre nième année, vous vous êtes considéré comme le possesseur unique et absolu de votre mère ; à ce moment-là un deuxième enfant est arrivé et avec lui une forte déception. Votre mère vous a quitté pendant quelque temps et même après elle ne s'est plus consacrée à vous exclusivement. Vos sentiments envers elle sont devenus ambivalents, votre père a acquis une nouvelle signification pour vous. Et ainsi de suite. »

Au point où nous en sommes je voudrais faire quelques remarques. D'abord insister sur une observation que se permet Freud lui-même concernant le peu de place que la construction semble avoir dans la doctrine psychanalytique. C'est, dit-il, qu'on parle toujours de l'interprétation et de ses effets. Et pourtant, ajoute-t-il, « à mon avis le terme de construction serait

beaucoup plus approprié ». Il semble bien qu'il faille entendre là que le travail de l'analyste, que ses interventions dans la cure sont essentiellement des constructions. On peut évidemment lire ce passage de l'interprétation à la construction comme une évolution épistémologique chez Freud qui laisse tomber son souci pour la vérité historique, objective, factuelle au profit d'une visée qui serait davantage performative<sup>10</sup>. Il faudrait pourtant se souvenir que Freud n'a jamais cessé de souligner l'importance dans la cure de cette vérité historique. Mais il convient alors d'entendre ce terme d'histoire dans le sens que je viens de proposer en parlant d'historicité, à savoir : le rapport au manque et au désir qui marque le sujet ; d'autre part l'ensemble des effets qu'un sujet peut produire à partir de là – l'ensemble de ces effets donnant d'ailleurs consistance à ce sujet. On pourrait d'ailleurs profiter de ce que la langue allemande possède deux termes pour parler de l'histoire : *Historie* par quoi on se référerait à la chronologie des faits attestés (histoire objective), et *Geschichte* qui renverrait à la suite des actes par lesquels le sujet désirant prend consistance. Il faut en effet rester attentif au fait central que la construction ne consiste pas à fournir à l'analysant un bout de théorie analytique. Il ne s'agit pas de se livrer à une application de la théorie. Nos analysants ne sont pas des « cas » (*casus*) qui nous fourniraient l'occasion d'invalidier ou de confirmer notre théorie. La construction est la restitution d'un bout d'histoire subjective pour laquelle des enquêtes sur ce qui se serait réellement passé ne sont pas d'une primordiale importance. Il s'agit toujours d'une reconstruction qui est à situer, comme le dit Lacan, « sur le plan de l'assomption symbolique de son destin, dans le registre de son autobiographie »<sup>11</sup>

10. On pourra lire à ce propos un article de R. Gori, « Freud, pragmatiste malgré lui ? » dans *Topique, L'aveu et la preuve*, n°70, Paris, PUF, 1999, pp. 113-133.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978. Cette remarque conclut l'analyse d'un rêve où l'analysant « rêve d'un enfant, d'un nourrisson dans son stade primitif d'impuissance ». Lacan est amené à faire l'interprétation suivante : « Cet enfant, c'est le sujet, il n'y a aucun doute ». C'est que ce sujet est en effet, à ce moment de sa vie, préoccupé d'un enfant qui va naître. « (...) dans une sorte d'anxiété sub-délirante à propos de ses responsabilités de géniteur, le sujet reproduit une question pour lui essentielle, à savoir : est-il lui-même, oui ou non, un enfant légitime ? » Et Lacan conclut : « Si le sujet se pose la question de ce qu'il est comme enfant, ce n'est pas en tant que plus ou moins dépendant, mais en tant que reconnu ou pas, ayant le droit ou non de porter son nom d'enfant d'Un tel. C'est pour autant que les relations où il est pris sont elles-

Freud est même plus précis en notant qu'il s'agit d'un morceau de la préhistoire du sujet, *ein Stück seiner vergessenen Vorgeschichte*. Je proposerais d'être particulièrement attentif à ce terme de « pré-histoire ». D'en tirer tout le suc possible. Nous savons que la définition classique de la préhistoire la renvoie à cette période de l'humanité qui se situe avant l'apparition de l'écriture. On sait aussi que dans la langue allemande (encore !), il existe deux termes pour dire la préhistoire : *Urgeschichte* qu'il conviendrait de traduire par « histoire originelle » et *Vorgeschichte* qui marque l'antécédence, ce qui précède l'histoire. Et c'est précisément ce terme de *Vorgeschichte* que Freud utilise ici. Si bien que nous sommes, me semble-t-il, en droit d'associer ce morceau de préhistoire à ce moment de la vie de l'humanité et/ou de l'individu qui se situe avant l'apparition de l'écriture. Je sollicite un peu le texte en traduisant librement « préhistoire » par « là où la lettre manque », « là où elle est encore manquante » et où elle va s'inscrire et donc donner naissance à l'histoire.

Charles Melman, dans un article consacré aux limites de l'interprétation et de la construction dans l'analyse des alcooliques<sup>12</sup>, caractérise l'interprétation comme ce qui dissipe les certitudes du sens au profit d'un réalisme inattendu, précisément celui de la lettre. La construction, au contraire, serait cette intervention de l'analyste au lieu où la lettre manque. Elle serait l'effort pour venir l'y inscrire. Toujours Ch. Melman : il définit la construction comme ce qui « vise à réparer le fragment de la vie infantile qui fait trou dans la biographie, trou que le refoulement permet de suspecter mais que sa levée ne peut pas obturer »<sup>13</sup>. On n'est pas ici dans le registre de la remémoration, puisqu'il n'y a rien à se rappeler. Il n'y a qu'un trou qu'aucune lettre ne vient border. Trou dans la biographie du sujet. Traduisons le grec « biographie » en français : « la vie du sujet mise en lettres ». C'est cela qui permet l'histoire.

Mais que faire avec ce trou ? Ch. Melman parle de « réparation ». Je pense qu'il ne faut pas entendre cela comme un bouchage, une fermeture, une

---

mêmes portées au degré du symbolisme, que le sujet s'interroge sur lui-même. Le problème se pose donc pour lui à la seconde puissance, sur le plan de l'assomption symbolique de son destin, dans le registre de son auto-biographie. » (pp. 57 et 58)

12. Charles Melman, « Les limites de l'interprétation et de la construction dans l'analyse des alcooliques » dans *Esquisses psychanalytiques*, printemps 1991, Paris, PUF, n° 15, pp. 147-151.
13. Ibidem, p. 147



obturation, bref une suture du trou. Je proposerais qu'on y voit, dans cette réparation, un effet de la construction venant indiquer au sujet la signification de ce trou dans sa biographie, à savoir le rapport qu'entretient un morceau de sa « préhistoire » avec ce que j'ai appelé plus haut le vide fondateur, instituant le sujet. On peut évidemment penser que ce vide fondateur du sujet n'est rien d'autre que la dimension du réel en tant qu'il est mis en place par la prise du sujet dans le langage, que la rencontre incontournable du sujet avec ce réel, avec cet impossible a toujours une dimension traumatique et qu'enfin deux des destins possibles de cette rencontre « troumatique » sont le refoulement et le déni. Refoulement qui débouche sur la névrose et qui est un « je n'en veux rien savoir » de ce qui inscrit symboliquement le réel en en marquant les bords. Déni qui porterait sur la lettre et qui, en la refusant, ne permet pas d'inscrire la dimension du réel comme ce qui vient à manquer à la réalité.

Cette remarque ouvre, me semble-t-il, des perspectives tout à fait intéressantes. Elle recoupe l'observation habituelle qui fait de l'interprétation la réponse de l'analyste au refoulement et de la construction son intervention face au déni. A suivre encore Charles Melman, on pourra faire résonner cette approche de la construction avec la manière dont il caractérise l'interprétation : « L'interprétation (...) joue de l'équivoque, dissipe les certitudes du sens au profit d'un réalisme inattendu, celui de la lettre. Elle est le concept purifié, c'est-à-dire assez allégé de toute référence positiviste, pour ne donner qu'à entendre que la structure, elle-même insensée. »<sup>14</sup> Si donc l'interprétation est ainsi ce qui manifeste la lettre, la construction sera ce qui tente de l'inscrire au lieu où elle manque.

D'ailleurs Freud en parlant ainsi de préhistoire et nous-mêmes en évoquant l'avant de la lettre, nous ne faisons que filer la métaphore archéologique proposée par Freud pour parler du travail de l'analyste. Je voudrais attirer l'attention sur ce qui clôture dans le texte freudien cette comparaison du psychanalyste et de l'archéologue à savoir le repérage d'une différence essentielle quant au statut de la construction dans ces deux disciplines. « (...) pour l'archéologue, la reconstruction est le but et la fin de son effort, écrit Freud, tandis que pour l'analyste, la reconstruction n'est qu'un travail

---

14. Ibidem.

*préliminaire*<sup>15</sup> ». Préliminaire qu'il convient de bien entendre, il ne s'agit pas ici d'une succession chronologique, d'étapes successives mais plutôt, nous dit Freud sans utiliser ce terme, d'une véritable dialectique entre les deux faces du travail de l'analyste. « L'analyste achève un fragment de construction et le communique à l'analysé pour qu'il agisse sur lui ; à l'aide du nouveau matériel qui afflue, il construit un autre fragment qu'il utilise de la même façon et ainsi de suite jusqu'à la fin ».

Notons cette question de la *fin*, c'est une question qui agite Freud manifestement. En cette année 1937, il écrit aussi « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (*die eindliche und die uneindliche Analyse*). Dans ce texte, il s'interroge sur ce qu'on peut attendre de l'analyse et sur les critères qu'on peut dégager pour décider de la fin d'une analyse. Il écrit : « L'effet thérapeutique est lié à l'acte de rendre conscient ce qui dans le ça est, au sens le plus large, refoulé ; nous préparons la voie à cet acte qui rend conscient par des interprétations et des constructions. Nous n'avons interprété que pour nous, pas pour l'analysé... » Je trouve cette remarque intéressante parce que ça recouvre bien ce qui se trame dans la question de la construction, cette construction, cette interprétation quand nous nous y risquons, c'est d'abord pour nous. « (...) tant que le moi reste attaché aux défenses antérieures et n'abandonne pas ses résistances. » L'acte reste donc la prérogative de l'analysé ou plutôt de l'analysant. Encore faut-il que cet acte soit possible.

Il me semble que c'est bien cette caractéristique d'antériorité logique, de préliminaire de la construction sur la remémoration, et même sur l'interprétation, qui amène Lacan, lorsqu'il pose la question de la place de l'interprétation dans le texte « La direction de la cure », à critiquer la manière dont la vulgate psychanalytique de l'époque pense l'interprétation et dans la foulée le transfert. Il rappelle, clinique à l'appui – *L'homme aux rats* et *Dora* –, que Freud débute ses cures en « Introduisant le patient à un premier repérage de sa position dans le réel. » Il insiste. « C'est ça qui conditionne la mise en place du transfert et la possibilité même de l'interprétation qui entrouvre toute sa dimension »<sup>16</sup>. Si je lis bien ce texte, j'y entends que Lacan installe la succession suivante :

- le repérage de la position de l'analysant dans le réel,

---

15. C'est moi qui souligne.

16. Jacques Lacan, *op.cit*, p.

- le transfert,
- l'interprétation.

Si Lacan critique les post freudiens, c'est d'avoir perturbé l'ordre de cette succession. Ils posent d'abord le transfert : ils attendent que le transfert soit bien mis en place pour oser une interprétation. Lacan nous dit au contraire (et vous entendez qu'ici se joue quelque chose d'une ambiguïté terminologique entre interprétation et construction) : « L'interprétation chez Freud est si hardie qu'à l'avoir vulgarisée nous ne reconnaissons plus sa valeur de mantique »

Je pense donc qu'il y a là quelque chose du « deviner » (erraten) freudien que Lacan ramène ici sur le devant de la scène analytique, « deviner » à entendre dans le sens où il s'agit de venir tracer les lignes<sup>17</sup>. On retrouve bien là le texte de Freud où le terme de deviné vient pour qualifier la construction, divination, oracle, c'est bien ça la mantique, par où se manifeste ce que Lacan nomme « les lignes de destinées d'un sujet ». Lignes qui ne concernent que très marginalement « le Moi du sujet et tout ce qui peut se présenter *hic et nunc* dans la relation duelle ». Lignes qui ne sont pas sans évoquer le travail de l'écriture : l'occasion est trop belle pour ne pas souligner que lignes sont exemplairement le support matériel de l'écriture.

Reprenant le cas de l'homme aux rats, Lacan écrit :

« Mais le plus fort est que l'accès à ce matériel (qui permet de déployer l'histoire pulsionnelle du je) n'a été ouvert que par une interprétation (je dirais une construction) où Freud a présumé d'une interdiction que le père de l'homme aux rats aurait porté sur la légitimation de l'amour sublime à quoi il se voue, pour expliquer la marque d'impossible dont, sous tous ses modes, ce lien paraît pour lui frappé. Interprétation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est inexacte, puisque démentie par la

---

17. La mantique est l'art de la divination. Ce terme dérive du grec *mantis*, devin, personne prédisant l'avenir. On notera aussi la parenté de ce terme avec le verbe *mainesthai*, être pris d'une ardeur furieuse, de rage. Le terme *mantis* a été utilisé par Théocrite pour désigner « un insecte, la mante religieuse, remarquable par le hiératisme de ses attitudes. (...) Par référence aux mœurs de la mante femelle, qui dévore le mâle après l'accouplement, on appelle parfois *mante religieuse* une femme cruelle et dangereuse. » Ces renseignements sont tirés du *Robert, Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey, Paris, 1998.

réalité qu'elle présume, mais qui pourtant est vraie en ce que Freud y fait la preuve d'une intuition où il devance ce que nous avons apporté sur la fonction de l'Autre dans la névrose obsessionnelle. »<sup>18</sup>

Et il ajoute en conclusion de ce développement :

« Je dis que c'est dans une direction de la cure qui s'ordonne comme je viens de le démontrer, selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet au réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation, que se situe l'horizon où, à Freud, se sont livrées les découvertes fondamentales sur lesquelles nous vivons encore concernant la dynamique de la névrose obsessionnelle. »<sup>19</sup>

Je conclurai à mon tour en faisant la proposition suivante : comprendre la construction comme ce travail de l'analyste qui vise, je cite Lacan, à *la rectification des rapports du sujet au réel*. Ce qui introduit le transfert dans une dimension nouvelle, différente de celle qui l'identifierait à celle de l'amour, sans pour autant disqualifier cet amour en le disant illusoire. On sait que Freud dans la *Technique psychanalytique* au chapitre XI, intitulé « L'amour de transfert », identifie l'un à l'autre. Il met en garde l'analyste devant le piège que constitue toujours cette flatterie narcissique d'une patiente ou d'un patient qui s'amourache (le mot est de Freud) de lui. Cet amour est chose un peu différemment. A la fin du *Séminaire I, Les écrits techniques de Freud* t un effet automatique du dispositif de l'analyse. Lacan dira la même, à la leçon du 16 juin 1954<sup>20</sup>, il pose la question de savoir, à propos d'un cas rapporté par Numberg dans son article « *Transference and reality* » (1951) : « Pourquoi dès que le rapport de deux situations, le patient avec sa mère et le patient avec l'analyste, a été révélé au sujet, s'ensuit une transformation complète de la situation analytique ? Pourquoi les mêmes paroles deviennent-elles alors efficaces et marqueront un véritable progrès dans l'existence du sujet ? (...) Pourquoi l'analyse se transforme-t-elle dès le moment où la situation transférentielle est analysée par l'évocation de la situation ancienne où le sujet se trouvait en présence d'un objet différent, inassimilable à l'objet présent ? »

---

18. Jacques Lacan, *op.cit.*, p. 597.

19. Ibidem, p. 598.

20. Cette leçon est intitulée « La fonction créatrice de la parole » dans la version du Seuil. Toute la première partie de ce séminaire est à la question de la résistance qui débouche sur celle du transfert.

La réponse est la suivante : « Parce que la parole actuelle, comme la parole ancienne est mise dans une parenthèse de temps, dans une forme du temps, la modulation du temps étant identique, la parole de l'analyste se trouve avoir la même valeur que la parole ancienne. Cette valeur est valeur de parole. Il n'y a là aucun sentiment, aucune projection imaginaire. »<sup>21</sup>

Mon hypothèse serait donc que la construction sert précisément à cela : à mettre en place un transfert que l'on pourrait, me semble-t-il qualifier de travail (par opposition à un amour de transfert ou un transfert d'amour). En ce sens qu'il permet le travail de la cure en conférant à la parole de l'analyste l'efficace même que l'on est en droit d'espérer de la cure. Ce que j'avance là n'est pas autre chose que ce que Lacan annonce dans *La direction de la cure* quand il évoque la rectification des rapports du sujet au réel. Pas autre chose non plus qu'une intervention d'écriture de l'analyste pour permettre au sujet d'inscrire, de border de lettres le désêtre dont il s'origine.

---

21. Jacques Lacan, *Séminaire I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, le Seuil, pp. 266 à 268.